

Les fictions de l'avenir chez Camille Flammarion

Elsa COURANT

École Normale Supérieure / Université de Bâle

Flammarion est un personnage éclectique, en particulier dans son rapport au savoir. Dans son œuvre scientifique et romanesque, il manifesta un intérêt constant pour la mesure du temps, sa définition, sa valeur. Cet intérêt est à la fois logique et nécessaire, puisque l'essence de la réflexion astronomique (sinon l'établissement de la discipline) dépend de la détermination des jours, des mois, des cycles. Il s'agit même de la fonction première de cette science : établir les structures du temps et de l'espace en situant la Terre au sein du cosmos. Flammarion fit de la question de la temporalité un thème essentiel dans la définition de sa pratique astronomique, mais aussi de sa philosophie.

Ces considérations apparaissent de manière particulièrement flagrante dans les fictions de l'avenir qu'il écrit entre les années 1865 et 1894 : *Lumen*¹, *La Fin du monde*² et *Clairs de Lune*³. Dans ces romans, le savoir astronomique est utilisé pour développer un récit, plus ou moins réaliste, sur le passé, le présent et le futur. Chacune de ces trois œuvres, en marge des livres de vulgarisation comme *L'Astronomie populaire*, développe des points de vue ambivalents sur la question de la valeur du futur, entre utopie et dystopie.

Dans *Lumen*, l'esprit d'un savant astronome revient visiter son ami Quaerens pour l'instruire de la vie après la mort et de la structure de l'univers. Il lui apprend que, si la matière est vouée à la mort, l'âme, elle, est éternelle et voyage de monde en monde, confirmant notamment les rêves de palingénésie fouriéristes. Le roman d'anticipation *La Fin du monde* développe une vision plus noire de l'avenir, puisqu'il présente deux scénarios possibles pour la fin de la vie sur terre au XXV^e siècle, l'un bénin (le choc d'une météorite), l'autre véritablement fatal (l'amenuisement des ressources et la fin progressive de la vie sur terre au moment de la mort du soleil). *Clairs de Lune* prolonge ces

1. C. Flammarion, *Lumen*, Marpon et E. Flammarion, Paris, [1873] 1887. Une note en début de roman précise qu'il fut « écrit en 1865 ». Le titre complet de la première édition était : *Récits de l'infini : Lumen, histoire d'une comète dans l'infini*.

2. C. Flammarion, *La Fin du monde*, E. Flammarion, Paris, 1894, édition illustrée.

3. C. Flammarion, *Clairs de Lune*, E. Flammarion, Paris, 1894.

sombres réflexions en développant plusieurs essais sur la relativité de la vie humaine face au spectacle des fouilles archéologiques parisiennes, prouvant que tout retournera bien à la poussière, et que même Paris est voué à disparaître.

Le thème de la mort du monde est particulièrement présent dans les fictions de l'époque⁴, notamment parce que les comètes sont fréquentes et font régulièrement la une des journaux⁵. La perspective d'une mort de l'astre solaire, inéluctable désormais (comme celle de toute étoile), est également une source d'angoisse générale, mais aussi d'inspiration pour les chroniques d'anticipation et les petits romans catastrophistes⁶. Les découvertes récentes de la thermodynamique, en particulier celle du mécanisme de l'entropie, alimentent aussi les débats et les peurs populaires, tout en rejoignant un certain pessimisme propre à l'esprit fin-de-siècle. Dans ce contexte, Flammarion apporte son expertise de savant, mais aussi sa connaissance du milieu éditorial en lien avec son frère Ernest, et un certain talent littéraire, empruntant parfois à Jules Verne quelques-uns de ses meilleurs tours. Pour autant, c'est sa connaissance intime du temps astronomique qui confère à *Lumen*, *La Fin du monde* et *Clairs de Lune* un recul scientifique et philosophique qui le singularise. Nous nous demanderons donc quelle conception du futur Flammarion construit dans ses récits, en mettant à contribution sa propre culture scientifique.

Une conception originale du futur

Dans ses romans d'anticipation, Flammarion propose diverses conceptions du futur qui font la synthèse de ses convictions philosophiques. Dans *Lumen*, l'idée d'une permanence de l'âme par la transmigration d'une planète à l'autre n'est pas nouvelle. C'est celle de la réincarnation remise à l'honneur par les traditions orientales sanscrites, redécouvertes au XIX^e siècle ; c'est aussi celle de Fourier, pour qui les âmes voyagent et sont orientées par un fluide aromal vers tel ou tel astre après la séparation d'avec le corps. C'est encore celle d'Allan Kardec, grande référence du spiritisme en Europe⁷, et selon qui l'homme est un composé de corps, d'âme et de périsprit, cette

4. C'est également un thème récurrent en poésie. Edmond Haraucourt, par exemple, commence par évoquer ce sujet dans plusieurs poèmes de *L'Âme nue* (1885) comme « L'Immuable » ou « L'Agonie du soleil ». Puis il écrit sa propre nouvelle d'anticipation sur « La Fin du monde », parue dans *L'Effort* en 1894, la même année que *La Fin du monde* de Flammarion. Pour d'autres exemples en poésie, voir J. Rameau, « Les yeux », *La Chanson des étoiles*, Paris, Ollendorff, 1888, p. 57-58 ; É. Chevé, « In Aeternum », *Chaos*, Paris, Lemerre, 1887, p. 280 ; H. Cazalis, « Le Ciel d'Orient », *Le Livre du néant*, Paris, Lemerre, 1872, p. 95 ; etc.

5. M. Pourthié, « Terreur populaire à l'apparition d'une comète », *Annales de la propagation de la foi*, Lyon, Rusand, 1860, p. 222 ; P. Bayle, « Pensées diverses à l'occasion de la comète de 1860 », *Les Temps nouveaux*, 1908, p. 147 ; etc.

6. Outre l'exemple d'Haraucourt, voir C. Grandmougin, *La Fin du monde*, Paris, Weil, 1881.

7. Voir G. Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe : tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2012.

matière fluide qui permet la liaison entre les deux. Kardec est d'ailleurs nommé, dans *Lumen*, comme un personnage qu'aurait rencontré l'esprit dans ses voyages.

Cependant, l'essentiel du récit n'est pas là et rares sont les descriptions d'autres mondes chez Camille Flammarion, contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer. Dans ce dialogue, la majeure partie du texte consiste en dissertations sur la nature du temps, qui, étant infini, n'existe pas. En ce sens, Flammarion semble anticiper les analyses sur la durée pure de Bergson. La lumière traversant l'espace infini avec une certaine vitesse, regarder dans l'espace, c'est regarder dans le passé. Dès lors, rien de notre conception linéaire du passé, présent et futur n'est juste, puisque tout est relatif – ce qui provoque la curiosité inquiète de Quaerens :

Q. Mais, alors, si le passé peut se fondre ainsi dans le présent, si la réalité et la vision se marient de la sorte, si des personnages morts depuis longtemps peuvent encore être vus jouant sur la scène, si... enfin le présent peut s'évanouir pour la résurrection du passé ; sur quelle certitude pouvons-nous désormais nous confier ? Que devient la science de l'observation ? que deviennent les déductions et les théories ? sur quoi sont fondées nos connaissances qui nous paraissent les plus solides ? et si ces choses sont vraies, ne devons-nous pas désormais douter de tout ou croire à tout⁸ ?

Le régime narratif du roman, fondé sur l'échange philosophique, implique un ton très différent de celui des romans de Jules Verne ou Louis-Sébastien Mercier, auteur d'un roman d'anticipation intitulé *L'An 2440* (1770). Quant aux autres mondes, ils ne sont évoqués que pour servir d'exemples à l'adaptation des espèces à leur milieu, idée inspirée de Darwin et appliquée à la pluralité des mondes :

L. Sur un autre monde, la lumière du Soleil est bleue, et il n'y a pas d'autres couleurs ; sa chaleur moyenne est de 50 degrés au dessous de zéro ; l'année est de 60 000 jours, le jour de sept heures ; l'homme pèse 1 500 kilogr., mesure 50 mètres de taille, sent circuler dans ses veines un sang beaucoup plus froid que la glace, et vit quatre siècles en moyenne. Sur un autre monde, au contraire, il y a trois Soleils, deux rouges et un violet, douze Lunes diversement colorées ; la température du sang est de 300 degrés et l'homme ressemble à une sphère de gaz, volant et nageant dans l'atmosphère comme bulles de savon. Matériaux, poids, densité, chaleur, lumière, années, saisons, mètre, etc., tous les éléments varient à l'infini à travers l'innombrable diversité des systèmes de mondes⁹.

8. C. Flammarion, *Lumen*, *op. cit.*, p. 26.

9. *Ibid.*, p. 201. Flammarion est en effet convaincu par le darwinisme, qu'il défend dès 1867, dans un essai philosophique consacré à *Dieu dans la nature*. Il défend cette théorie, contre les préjugés qui en font un manifeste de l'athéisme : « L'hypothèse zoologique qui regarde l'homme comme descendant de quelque race simienne anthropoïde n'est ni immorale, ni antispiritualiste. [...] Quant au reproche de matérialisme imputé à toutes les formes de la théorie du développement, nous avons vu [...] que la théorie de la gravitation, comme un grand nombre d'autres découvertes, fut accusée d'être subversive de la religion naturelle. Où en serait-on s'il fallait écouter les plaintes de tous les théologiens transis ? / Loin d'avoir une tendance matérialiste, cette hypothèse [...] nous paraît au contraire le développement d'un plan grandiose et admirable, et nous présente

Suivant un procédé déjà employé dans son premier ouvrage, *La Pluralité des mondes habités* (1862)¹⁰, Camille Flammarion insiste sur les différences entre les rythmes du jour ou de l'année, entre les durées de vie des autres planètes et de la nôtre ; pourtant, il conserve l'humanité comme référence anthropologique dans tous les univers. L'occasion d'un passage narratif et pittoresque est cependant rapidement écartée en un paragraphe synthétique, au profit des discussions métaphysiques sur les conséquences de la connaissance d'une vraie mesure du temps.

C'est moins le cas dans *La Fin du monde*, roman d'anticipation beaucoup plus narratif, au sein duquel on trouve quelques différences intéressantes par rapport aux récits cataclysmiques de l'époque, comme *La Fin du monde* de Grandmougin¹¹. D'abord, Flammarion refuse de faire de la comète la vedette du scénario de la fin du monde. Il propose une chute narrative rocambolesque et ironique, dans laquelle la peur est la plus grande cause de mortalité.

Sur ce nombre, la maladie qui avait fait le plus de victimes avait été :
La Peur.....150 000
par syncopes, ruptures d'anévrisme ou congestions cérébrales¹².

L'intervention des extraterrestres de Mars, prévenant la Terre du risque de collision, rejoint l'idée d'une solidarité intergalactique avec cette planète, inspirée par l'imaginaire de Fourier. En effet, le philosophe supposait dans *Théorie de l'unité universelle* (1822) une grande amitié entre les peuples de l'univers par une sorte de fraternité astrale.

Enfin, c'est une femme astronome, dite « lauréate de l'Institut », qui mène les débats et parvient à décoder le message des martiens. Dans « La Fin du monde » d'Haraucourt, récit d'anticipation paru la même année et reposant sur un scénario comparable, les femmes sont au contraire des modèles d'ignorance et de bêtise¹³. Mais on objectera peut-être que, chez Flammarion, la fiction se déroule au XXV^e siècle, et que ladite lauréate semble être la seule femme de l'assemblée...

L'humour dans la gestion du récit montre cependant que Flammarion refuse d'employer les ressorts traditionnels du récit catastrophiste en

le tableau de la prédominance toujours croissante de l'esprit sur la matière ». C. Flammarion, *Dieu dans la nature*, Didier et Cie, Paris, 1867, p. 231.

10. C. Flammarion, *La Pluralité des mondes habités : étude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes, discutées au point de vue de l'astronomie et de la physiologie*, Paris, Mallet-Bachelier, 1862, p. 31.

11. C. Grandmougin, *La Fin du monde*, *op. cit.*

12. C. Flammarion, *La Fin du monde*, *op. cit.*, p. 226.

13. La nouvelle d'Haraucourt met en scène la réaction de l'humanité, la fin du monde approchant. Comme dans le roman de Flammarion, les savants se réunissent pour délibérer. Les femmes sont présentes dans l'amphithéâtre en tant qu'observatrices, mais n'y sont pas admises pour leurs compétences savantes ou leurs qualités intellectuelles, comme le suggère la description de l'assistance, composée de telle ou telle « dame accréditée par son beau profil, par son intelligence ou sa bonne table, ou même par ses aventures galantes », agitant son éventail et inclinant la tête « dans une attitude de jeune poule, pour mieux comprendre ». E. Haraucourt, « La Fin du monde », *L'Effort*, *op. cit.*, p. 99.

exploitant la peur des aérolithes. En effet, les récits d'anticipation de Flammarion se singularisent par certains choix de registre et de forme.

Le renouvellement de formes anciennes

Dans les trois œuvres abordées, Flammarion choisit des formes anciennes qu'il reprend et renouvelle. L'exemple le plus flagrant est celui de *Lumen*, qui propose un dialogue avec des noms à clefs transparents, Lumen apportant les lumières de l'esprit et Quaerens servant de relais argumentatif aux dissertations du premier. La tradition du dialogue philosophique se double ici d'un hommage évident aux dialogues de Galilée, entre Simplicio, Salviati et Sagredo. Toutefois, pas de Simplicio dans un tel récit où l'excellence des devisants est le point de départ de leur conversation, d'âme à âme. Le récit s'ouvre d'ailleurs sur des phrases marquées par certaines tournures archaïsantes, ou par l'emploi du subjonctif imparfait – qu'on ne trouvera pas dans les récits de *Clairs de Lune* :

QUAERENS. Vous m'avez promis, ô Lumen ! de me faire le récit de cette heure étrange, étrange entre toutes, qui suivit votre dernier soupir, et de me raconter comment, par une loi naturelle, quoique si singulière, vous revîtes le passé dans le présent, et pénétrâtes un mystère qui était resté si obscurément caché jusqu'aujourd'hui¹⁴.

Dans *La Fin du Monde*, de nombreux passages d'argumentations rhétoriques font penser à certaines pages de Jules Verne (par exemple au début de *De la Terre à la Lune*, au Gun club), mais ceux-ci sont très peu narrativisés. L'essentiel de l'action consiste en effet à déterminer les risques liés au choc inéluctable de cette comète, et quelles seraient les mesures les plus adéquates pour y faire face. On y voit se disputer sur la chaire de l'Institut, préservé à travers les siècles, des figures d'autorité internationales, du président de la société géologique au Chancelier de l'Académie colombienne, venu en aéronef de Bogota pour confirmer les calculs français et proposer sa propre interprétation du phénomène¹⁵. Flammarion anticipe en ce sens une réalité de la vie scientifique de l'époque, à savoir sa mondialisation progressive, qui ne cessera de se confirmer au siècle suivant.

Enfin, *Clairs de Lune* renoue avec l'essai philosophique, en faisant de la narration le support d'une réflexion métaphysique. Dans « Les arènes de Paris », le narrateur se laisse emporter par la rêverie au milieu des ruines :

Seize siècles ont passé. Constance Chlore a élevé le palais des Thermes ; Julien, Clovis, Charlemagne, saint Louis, Philippe-Auguste ont, tour à tour, transformé et développé Lutèce devenue capitale. Louis XI, François I^{er}, Henri IV ont imprimé des physionomies diverses à l'aspect de la France, les royaumes et les empires se

14. C. Flammarion, *Lumen*, *op. cit.*, p. 1.

15. C. Flammarion, *La Fin du monde*, *op. cit.*, p. 116.

sont succédé, les dynasties ont grandi et décliné, les révolutions ont nivelé. Louis XIV a préparé Louis XVI, Robespierre a annoncé Napoléon, Waterloo a effacé Austerlitz et, de nos jours, en moins d'un siècle, deux dynasties royales, deux dynasties impériales et trois républiques ont laissé sur le sol de Paris les traces de leur passage.

Les arènes antiques ont disparu sous la succession des générations humaines ; les vignes de l'abbaye de Saint-Victor, les couvents qui succédèrent à l'abbaye, les habitations diverses ont occupé tour à tour leur emplacement, suivant les vicissitudes des choses. Les historiens et les antiquaires ont perdu jusqu'au souvenir de leur existence, et naguère encore le nom même du « clos des arènes », laissé à ces terrains comme une épave de naufrages anciens, était discuté et contesté.

Comme je rêvais, pensif, assis sur l'herbe qui recouvre les anciens degrés de l'amphithéâtre, songeant aux siècles évanouis, distrait seulement par un nid de moineaux dans lequel quatre petits sans plumes piaillaient avec des becs démesurément ouverts, [...] il me sembla que la dynastie des moineaux, qui, depuis deux mille ans et davantage peut-être, n'a pas cessé de régner, de chanter, de pondre, de couvrir et de se perpétuer en ce coin de Paris, serait mieux en droit que quelque humain que ce fût, de se considérer comme légitime propriétaire de ce sol sur lequel tant de locataires différents se sont succédé sans rien laisser¹⁶.

Le paysage parisien présent est donc le support d'une réflexion sur le temps et sa relativité, que Flammarion reportera sur le temps à venir dans les pages suivantes. La comparaison héroï-comique entre les destinées de l'espèce humaine et celle des moineaux rappelle certains passages des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, où l'astronome adoptait le point de vue des roses pour répondre à une question posée par la Marquise : « Comment un soleil peut-il s'obscurcir et s'éteindre¹⁷ [...] ? » En effet, les roses, « qui ne durent qu'un jour », ne pourraient témoigner des changements qui affectent les êtres dont la vie repose sur une temporalité si supérieure à la leur. Elles diraient : « Nous avons toujours vu le même jardinier ; de mémoire de rose, on n'a vu que lui¹⁸ ». On trouve d'ailleurs une conclusion similaire dans la deuxième partie de la *Fin du Monde*, paru la même année que *Clairs de lune* : « Nous sommes portés à croire que la Terre a toujours été ce qu'elle est ; nous ne nous représentons qu'avec difficulté les transformations séculaires qu'elle a subies ; la grandeur de ces temps nous écrase, comme en astronomie la grandeur de l'espace¹⁹. »

L'apport scientifique

Ces réflexions sur le temps, et sur le futur en particulier, attirent l'attention, notamment parce que le savoir astronomique y occupe une place

16. C. Flammarion, *Clairs de Lune*, *op. cit.*, p. 86-88.

17. B. de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes habités*, [in] *Œuvres de Fontenelle : études sur sa vie et son esprit*, Didier, Paris, 1852, p. 131.

18. *Ibid.*, p. 132.

19. C. Flammarion, *La Fin du monde*, *op. cit.*, p. 259.

centrale. Alors que Flammarion se défend parfois d'inviter les mathématiques dans ses ouvrages de vulgarisation²⁰, les calculs sont présents dans chacun des trois récits, et leur confèrent une impression de technicité importante – plus importante, par exemple, que chez Mercier, qui se contentait principalement de décrire le Paris à venir. Ainsi, on trouvera un calcul du temps qu'il faudrait pour parcourir telle ou telle distance dans l'espace, de celui qu'il reste à la Terre avant que le Soleil ne s'éteigne, de l'âge qu'aurait une âme si elle se regardait depuis l'espace à tel point de distance de la Terre, etc.

Ces chiffrages sont d'une importance capitale pour la justification de l'*ethos* de romancier compétent que tente de construire Flammarion. On lira par exemple dans *Lumen* :

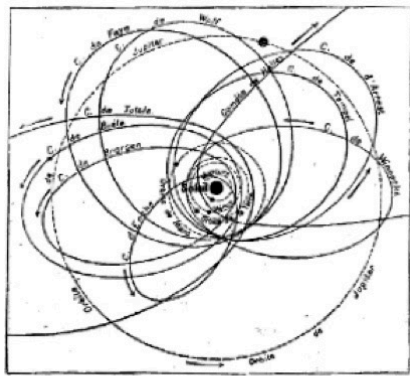
On a accusé mon récit d'être mystique. On n'a pas tout à fait compris que ce n'est ici ni du roman, ni de la fantaisie, mais une vérité scientifique, un fait physique, démontrable et démontré, indiscutable, et qui est aussi positif que la chute d'un aérolicite ou le mouvement d'un boulet de canon²¹.

En exposant sur le plan mathématique les conséquences philosophiques de la notion d'infini, impliquant l'impossibilité du temps linéaire, Flammarion adopte un point de vue particulier sur le futur, qui n'est peut-être plus celui du vulgarisateur, mais bien du spécialiste.

Les mêmes éléments de justification scientifique apparaissent dans *La Fin du monde*, où les calculs, les tables, les cartes, les schémas côtoient les illustrations figuratives. En termes quantitatifs, ces œuvres présentent pratiquement autant d'illustrations techniques que d'illustrations narratives, ce qui n'est pas fréquent dans le genre romanesque. Outre les représentations d'événements astronomiques (à quoi ressemble la queue d'une comète dans l'atmosphère), on trouvera par exemple un schéma célèbre des trajectoires des comètes du système solaire, mais aussi des illustrations allégoriques de la comète, tout comme des représentations réalistes du futur tel que Flammarion l'imagine, le ciel rempli d'aéronefs.

20. C. Flammarion, *Astronomie populaire : description générale du ciel*, Marpon et E. Flammarion, Paris, 1880, p. 2.

21. C. Flammarion, *Lumen*, *op. cit.*, p. 54.



G-P LAURENS.
On voyait, dans ces figures allégoriques, la Comète menaçant la Terre endormie.

Figure 1.
C. Flammarion, *La Fin du monde*, op. cit., p. 1, 17 et 27.
Source : Gallica

De même, dans *La Fin du monde*, l'*ethos* du spécialiste reprend le dessus lors d'un chapitre au titre évocateur, suggérant une prise de distance avec le thème du prophétisme : « La Croyance à la fin du monde à travers les âges²². » Il s'agit d'une présentation systématique de toutes les hypothèses relatives à une éventuelle fin des temps, de l'Apocalypse aux prophéties de Nostradamus, en passant par les prévisions d'astrologues dont il est fait une cinglante satire²³. On retrouve ici un usage des archives de l'histoire tel que Michelet pouvait l'avoir pratiqué, avec une attention particulière apportée à la source des informations (par exemple celle de Raoul Glaber, moine de l'an 1000, pour la période du Moyen Âge). Apparaissent également un ensemble de gravures venant étayer les propos de Flammarion, ponctués de jugements ironiques : « La comète n'est pas trop exagérée ; mais, quant aux combattants célestes, il faut avouer que l'imagination a de bons yeux²⁴ ! »

22. C. Flammarion, *La Fin du monde*, op. cit., chap. VI, p. 159.

23. *Ibid.*, p. 177-178.

24. *Ibid.*, p. 178.



Une comète du *Prodigiorum Chronicon* (1557).



Apparitions dans le ciel, au moyen âge.

Figure 2. *Ibid.*, p. 177-178.
Source : Gallica.

Ce regard dans le passé concourt à relativiser l'hypothèse la plus dramatique, et donc la plus souvent exploitée dans les récits évoquant la fin du monde, à savoir : la mort par le choc d'une comète suffisamment large pour balayer toute vie sur Terre.

En ce sens, comme Arago l'avait fait quelques années auparavant, en luttant contre la superstition des effets maléfiques de la Lune rousse, Flammarion met son savoir d'astronome et d'historien de l'astronomie au service d'une relativisation des peurs ancestrales portant sur l'avenir, parfois surexploitées par la fiction, mais aussi la presse, voire la presse pseudo-scientifique. Il met d'ailleurs en scène ces effets d'exagération à plusieurs reprises dans le récit, la presse extrapolant les faits et faisant courir des rumeurs. Par exemple, le Vatican, prétendument écrasé par la comète selon le premier tirage du journal *Le XXV^e siècle* (paru une demi-heure après le passage de l'astre), est « miraculeusement » ressuscité à la dixième édition de la gazette²⁵. On se souvient comment Lalande avait provoqué la panique générale en évoquant les comètes qui risquaient d'entrer en collision avec le globe terrestre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce que Flammarion ne manque pas de rappeler²⁶. Ces extraits permettent de relativiser également pendant les quelques pages qui suivent les soupçons superstitieux liés aux éclipses et passages de comètes que connut le XIX^e siècle, donnant de nombreuses occasions de fausses alertes.

Ce n'est que dans la deuxième partie du roman que Flammarion propose sa version de la fin du monde, par asphyxie, lorsque le soleil disparaît. Sa vision est d'ailleurs celle qu'imaginait précédemment le Chancelier de l'Académie colombienne dans la première partie. On reconnaît là un procédé narratif récurrent, consistant à recourir à un temps fini ; comme dans « La Fin

25. *Ibid.*, p. 215-222.

26. *Ibid.*, p. 184.

du monde » d'Haraucourt²⁷, l'intrigue est fondée sur un compte à rebours, qui oriente la diégèse au rythme de la fatalité.

Mais Flammarion n'en reste pas là. Comme dans *Lumen*, les âmes des deux derniers survivants, Omégar et Éva, tels Adam et Ève, revivront sur une autre Terre. On notera au passage le caractère transparent des noms des protagonistes, Omégar rappelant la dernière lettre de l'alphabet grec, et Éva, la première femme – à une lettre près. Le couple symbolise donc peut-être non plus les origines de l'humanité, mais bien sa fin, derniers représentants de l'espèce.

Dans les récits de Flammarion, il n'y a donc ni utopie, ni dystopie, mais plutôt anticipation réaliste des possibilités de l'extinction de la vie sur Terre, principalement anthropocentrée. Les connaissances scientifiques étayent le propos, parfois au détriment du récit, mais toujours au profit de la vraisemblance, même lorsque les idées elles-mêmes semblent farfelues, comme celle d'une migration des âmes ou d'une communication inter-astrale. Il en résulte des œuvres en demi-teinte, qui ne sont ni totalement des romans d'anticipation, ni véritablement des ouvrages vulgarisateurs. De façon similaire, l'*Astronomie populaire* dépasse largement par ses ambitions littéraires la finalité scientifique qu'elle pouvait afficher. Quel que soit le genre qu'il adopte, Flammarion reste fidèle à un modèle d'écriture pluraliste qui le singularise aussi bien parmi les savants qu'entre les romanciers. *Lumen*, *La Fin du monde* et *Clairs de Lune* prolongent donc plutôt une œuvre d'astronome, pour lequel le futur est un horizon métaphysique orienté par le calcul, prouvé par l'observation, et surtout plein de l'espoir de la permanence de la vie et de l'intégrité de l'individu dans les étoiles.

27. E. Haraucourt, « La Fin du monde », *L'Effort*, *op. cit.*